

ACTA  
ORIENTALIA  
ACADEMIAE SCIENTIARUM  
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

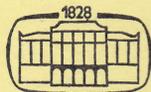
B. CSONGOR, K. CZEGLÉDY, G. KARA, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT

L. LIGETI

TOMUS XXIX

FASCICULUS 3



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1975

## QUELQUES PROBLÈMES ÉTYMOLOGIQUES DES ANCIENS MOTS D'EMPRUNT TURCS DE LA LANGUE HONGROISE

PAR

LOUIS LIGETI

*A. M. J. Németh*  
pour son 85<sup>e</sup> anniversaire

1. Au cours de l'étude des anciens mots d'emprunt turcs de la langue hongroise, il a toujours fallu et il faut encore tenir compte de problèmes étymologiques, en premier lieu sur le plan de la phonétique, de la sémantique et de la lexicologie. Chaque fois que les difficultés soulevées par ces problèmes n'ont pas pu être éliminées, l'hypothèse de l'origine turque du mot hongrois en question devenait et devient caduque. Les linguistes non initiés à la turcologie ont tendance, ces derniers temps à s'en tenir là. Cependant, l'interprétation correcte des phénomènes irréguliers — à condition que nous ayons tiré au clair des rapports non découverts auparavant — fournit des indications utiles concernant l'époque et le dialecte de l'emprunt. Ces mêmes difficultés peuvent naturellement se présenter aussi du côté hongrois. Enfin, si de part et d'autre on se trouve en présence de phénomènes incompatibles avec les «régularités» courantes, l'étymologie turque doit être considérée, du moins pour un certain temps, comme perdue.

Il va de soi que des problèmes du même genre se rencontrent aussi dans le cas des autres emprunts de la langue hongroise mais, les problèmes des emprunts turcs remontent à des antécédants particulièrement compliqués. A titre d'exemple nous en citerons quelques-uns.

21. L'influence du turc sur la langue hongroise a commencé de bonne heure et a duré longtemps. Il est intéressant de mentionner à ce propos que le lexique hongrois a conservé certains éléments turcs qui sont les souvenirs d'une influence turque de l'époque ougrienne (*hód* «castor», *hattyú* «cygne», *szó* «mot»; Bárcezi: *AOH XXV*, 383–388; pour ma part, j'y ajouterais encore, malgré *MSzFgrE*. 405–406, entre autres, le mot *ló* «cheval»).

En ce qui concerne les emprunts turcs, les plus anciens de la langue hongroise, ceux qui entrèrent dans la langue hongroise après la séparation des tribus hongroises d'avec le groupe ougrien, G. Bárcezi, éminent connaisseur des rapports linguistiques turco-hongrois, les fait remonter à la région de l'Oural, aux temps autour du commencement de notre ère. Bien entendu, le nombre de ces emprunts n'est pas élevé, et les particularités phonétiques qu'ils offrent s'écartent de façon surprenante des lois phonétiques postérieures

(*harang* «cloche», *homok* «sable», *nyár* «été», *nyak* «cou», *ér* «arriver» et peut-être *ír* «écrire», *író* «babeurre, petit lait»; Bárcezi: *AOH XXV*, 388—390). Si je ne suis pas toujours d'accord avec M. Bárcezi pour les détails, j'accepte entièrement son opinion quant à l'essentiel de ses conclusions, et même, je suis d'avis que la paléontologie linguistique nous réserve encore plus d'une surprise.

La chronologie des éléments turcs des siècles ultérieurs, ne peut être appréhendée qu'approximativement. Pour certaines couches on a proposé les V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles, pour d'autres les VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles (Gombocz: *Ny tud. Ért.* 24 : 29). Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que l'influence linguistique turque a duré jusqu'à la conquête du pays; même si l'on ne tient pas compte du rôle des tribus kabars difficile à préciser aujourd'hui, il faut prendre en considération la possibilité d'une influence linguistique pétchénegue, oghouz et avant tout comane. En pratique l'enquête doit donc s'étendre jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle (nous ne nous occuperons pas cette fois-ci de l'influence du turc osmanli).

Tout compte fait, l'influence du turc sur la langue hongroise a duré 1500 ans, et la chronologie intérieure de ce laps de temps considérable devra être précisée par les recherches à l'avenir.

**22.** Les anciens éléments turcs de la langue hongroise proviennent non pas d'une seule langue, mais de plusieurs langues et dialectes.

Nous pouvons approcher les problèmes qui se posent ici de deux façons: d'une part au moyen de l'analyse linguistique des éléments turcs de la langue hongroise, d'autre part en recourant au témoignage des sources écrites.

La majorité des anciens emprunts turcs du hongrois remonte aux temps d'avant la conquête, et leur source est une variante particulière des langues turques qui s'est conservée dans le tchouvache contemporain. Plus exactement, ces emprunts reflètent une ancienne variante du tchouvache, que l'on peut appeler vieux tchouvache. C'est en fin de compte la conclusion valable de Budenz, conclusion qui ne doit et ne peut pas être modifiée.

La validité de la thèse de Budenz n'a pas non plus été affectée par les discussions portant sur la place qu'occupe le tchouvache parmi les langues turques.

Selon une conception plus ancienne, le tchouvache prit son aspect particulier après que cette langue se fut détachée de la communauté des langues turques; ses particularités linguistiques sont par conséquent des innovations de la langue devenue indépendante. D'après Ramstedt par contre, les traits qui distinguent le tchouvache des autres langues turques ne sont pas des innovations, mais des archaïsmes conservés du prototurc; sont, affirmait Ramstedt, les autres langues, dites langues turques communes, qui ont introduit des innovations. Mais même en acceptant la théorie de Ramstedt, nous n'avons pas à revenir sur ce qui a été dit, car à l'époque — si ancienne soit-elle — où les emprunts de type tchouvache sont entrés dans le hongrois le vieux

tchouvache formait déjà un bloc séparé en face des langues des Turcs Orientaux, appelées langues turques communes.

Considérant les choses sur un plan historique, nous cherchons une réponse à la question de savoir quels étaient les peuples qui parlèrent jadis le vieux tchouvache, cet idiome occidental de l'ancien ture? Et encore: à quel peuple, éventuellement à quels peuples le hongrois a emprunté les mots du type vieux tchouvache d'avant la conquête? (En effet, les mots d'emprunt de caractère vieux tchouvache ne proviennent pas d'un seul dialecte.)

Notons à ce propos que l'élucidation des problèmes du vieux tchouvache avait tellement fasciné tout le monde qu'on ne pensait pas à chercher si, parmi les emprunts turcs du hongrois d'avant la conquête, il n'y avait pas d'emprunts venant du ture commun.

L'interprétation des sources historiques n'est pas non plus facile.

Je ne mentionnerai que deux peuples, les Turco-Bulgares et les Khazars. Quelles langues ces peuples parlaient-ils? Auquel des deux le hongrois a-t-il emprunté les mots de caractère vieux tchouvache?

Après le fameux ouvrage d'Ašmarin (*Bolgary i čuvaši*), Gombocz (*BTLw.* 194—208) a pour ainsi dire «balayé» l'hypothèse khazare, en entrant catégoriquement en lice pour l'hypothèse turco-bulgare. Sur ses traces la majorité de nos linguistes, considèrent les emprunts de caractère vieux tchouvache comme étant d'origine turco-bulgare. Pour ma part, j'ai depuis quelques quarante ans conçu des doutes à l'égard de la théorie de Gombocz concernant la langue khazar, et dès 1940 j'ai insisté sur le fait (*Az ismeretlen Belső-Ázsia*, pp. 344, 352) que le khazar ne pouvait pas être exclu du nombre des sources éventuelles des emprunts vieux tchouvache du hongrois, non seulement parce que c'est avec les Khazars — et non avec les Turco-Bulgares — que les Hongrois ont eu des rapports historiques concrets, mais encore parce que les gloses conservées de la langue khazare présentent également un caractère vieux tchouvache. Depuis, il est devenu pour ainsi dire courant (Pelliot, Poppe, Benzing, Baskakov, etc.) de considérer le khazar comme une langue de caractère vieux tchouvache.

La question est de savoir si les emprunts de caractère vieux tchouvache viennent du turco-bulgare et du khazar ou seulement du khazar, et là encore c'est aux recherches futures de trouver la réponse exacte.

23. La plupart des langues turques qui nous intéressent de près ne possèdent pas de sources contemporaines, et les quelques sources qui existent ne nous fournissent que des renseignements incomplets ou indirects. Il semble cependant que dans ce domaine on puisse s'attendre à un certain progrès.

On attend en effet avec un grand intérêt le fasc. 4. du vol. V du *Handbuch der Orientalistik* qui nous promet une vue d'ensemble sur les langues hunnique, avar, khazare, pétchénegue et turco-bulgare, présentant les vestiges lexicaux de ces langues et leurs interprétations (*Rudimentär überlieferte Sprachen. Sprachreste der Hunnen, Awaren, Chasaren, Petschenegen und Bulgaren*).

En outre M. P. B. Golden a mis au point le Corpus des monuments de la langue khazare. A. Róna-Tas a repris l'édition des inscriptions funéraires bulgares de la Volga, suivies de nouvelles explications linguistiques; la première variante, en hongrois, de l'ouvrage a déjà paru. Dans un travail important (cf. *BOH* II, 50—51) M. J. Németh a montré que le pétchénegue, tout comme le coman, était une langue de type kiptchak. Après lui Gy. Györffy (*KCSA* I vol. suppl. 397—500) a encore élargi nos connaissances relatives aux Pétchénegues, en particulier en ce qui concerne Pétchénegues de Hongrie. Nous disposons d'une bibliographie extrêmement riche concernant la langue des Comans. Je me contenterai de rappeler qu'une des principales sources du coman, le *Codex Cumanicus* dans sa partie italienne et dans sa partie allemande nous présente deux dialectes différant sensiblement l'un de l'autre. Le dialecte coman de Hongrie dénonce un troisième dialecte de cette langue. Nos recherches relatives à la langue comane sont fortement étayées par le témoignage des autres langues kiptchak anciennes et modernes. Enfin pour ce qui est de la langue oghouz du XI<sup>e</sup> siècle, on trouve des matériaux modestes, mais fort intéressants dans le dictionnaire turc de Kāšgarī.

31. Après ces antécédents rien moins que brillants, il est facile de comprendre que nous ne sommes pas en mesure d'établir s'il existe dans le hongrois des emprunts pétchénegues, et si oui, lesquels? A défaut de critères linguistiques sûrs on ne peut pas toujours déterminer si le mot d'emprunt turc en question appartient à la couche turco-bulgare (khazare) ou à une des langues du turc commun d'avant la conquête, éventuellement au coman. Aussi paraît-il opportun de traiter les emprunts turcs d'avant l'époque du turc osmanli dans un seul groupe, en tant que mots d'emprunt de l'ancien turc; cela ne signifie nullement que l'on ne puisse pas entreprendre d'esquisser les contours des différents groupes. Nous sommes d'avis que l'état des choses est, à beaucoup d'égards semblable à celle des emprunts slaves de la langue hongroise.

321. En élargissant ainsi la base de l'étude des emprunts turcs, j'ai remarqué que certaines séries de la phonétique historique sont, parallèles dans le turc et dans le hongrois, tandis que d'autres ne sont caractéristiques que de la phonétique historique du hongrois. Dans une communication que j'ai faite en 1937, restée inédite, j'ai insisté sur le fait que les phénomènes de cette dernière catégorie ne pouvaient plus être considérés comme des critères de l'origine turco-bulgare, mais qu'ils étaient uniquement des critères d'archaïsme dans le hongrois, et que, de par leur témoignage chronologique, ils prouvent tout simplement que les mots turcs en question sont entrés dans le hongrois entre les limites chronologiques assurées par la phonétique historique du hongrois. Voici quelques-uns des critères d'archaïsme des mots hongrois empruntés au turc.

322. En position finale  $-sy, -šy > -su, -šü > -ó, -ő (> -a, -e)$ : *jó* «rivière»  $< *joγ$  (Bárczi, *Htört.*<sup>2</sup> 122); *Gyönyörű* «merveilleux» (nom de femme)

lièrement intéressants *gyűl* «se rassembler» ~ *gyűjt* «rassembler», *dől* «se pencher» ~ *dőjt* «pencher». Les deux verbes provenant de l'ancien turc (*gyűl* < *ǰyül* -; *dől* < vieux tchouv. \**dül*-, turc comm. *tüş*-, *düş*-) témoignent on ne peut plus clairement de ce que le *t* est un formatif hongrois tardif, et qu'en sautant le stade fgr. *-kt-*, il faut simplement compter là avec un traitement *-lt* > *-łt* > *-jt*. L'exemple de *gyűjt* et de *dőjt*, permet du reste d'expliquer parfaitement les formes *fojt* «étrangler», *nyűjt* «étirer», *gyűjt* «allumer», en face des verbes *fül* «s'étrangler», *nyúl* «s'étirer» *gyúl* «s'allumer».

41. En négligeant de prendre en considération les faits de la phonétique historique turque, on risque de créer des problèmes étymologiques. Ainsi par exemple, selon Gombocz (*BTLw.* 169), le *ŋ* turc original reste inchangé ou il devient *η* ou *n*; à titre d'exemple il se réfère aux mots hongr. *gyenge* «faible», *tengely* «axe» et *tenger* «mer», et élimine de ce groupe le mot *dió* «noix», comme phonétiquement non satisfaisant (*op. cit.*, 215). En réalité il s'agit des différents réflexes du prototurc *η*. Bien entendu cette fois encore il faut rigoureusement séparer le traitement phonétique turc et le traitement phonétique hongrois.

Le fgr. *η* ne s'est pas conservé dans le hongrois; il est inconnu dans le vieux hongrois sous une forme indépendante, cette consonne n'en existe pas moins comme premier membre de la combinaison de sons *ŋg*. Ce dernier a pu se développer d'un ancien *-g-* (*melenget* «réchauffer, tenir au chaud» < *melegget*; *TESz.* II, 881; < *barlang* «grotte» *borlogu* < sl. *bzrlogъ*, Kniezsa, *SzLJsz.* I, 154), a pu se développer de *n* devant *g* (*engem* «me, acc.» [o: *engem*] *MSzFrE.* I, 154; *korong* «disque» [o: *korong*] < sl. *krōg*. Kniezsa, *SzLJsz.* I, 282), et bien entendu, le *η* des emprunts turcs a également donné *ŋg* (*tenger* «mer» o: *tenger*). Il est dommage que Bárcki dans son magistral *Htört.*<sup>2</sup> ne se soit pas occupé de cette question.

42. Les correspondants du proto-turc *η* dans les anciennes et nouvelles langues turques sont: *η*, *n*, *m*, *γ* (*g*), *j*, *v* et *ŋγ* (*ŋg*); cf. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen*, 194—203 (les critères de la séparation de *η* et *ŋ* se sont pas toujours clairs).

Les anciennes langues turques (turc, ouïgour, kiptchak, oghouz) ont généralement conservé le *η* original, quelques langues plus récentes donnent *n* à sa place. Ainsi le turc commun a *tāŋiz* (*dāŋiz*) qui apparaît à partir de XI<sup>e</sup> siècle à la place de l'ancien *talwi*; az., osm. *dāniz*; cf. Doerfer, *TMEN* III, 2057; Clauson, *Etym. Dict.*, 527. Le tchouv. et le mongol ont adopté la forme du turc commun. La forme du vieux tchouv. était \**iāŋir* (et non *tāŋgir*, comme l'a pensé Gombocz, *BTLw.* 125), c'est de là que vient le hongr. *tenger* «mer» (o: *tenger*).

43. Parmi les correspondants du *η* turc on trouve, en position intermédiaire, entre autre, encore *γ*. À côté de tchag. *yaŋaq*, *γŋaq*, tourki *yaŋaq*, kirg., kzk. *yaŋaq*, *yaŋyaq*, özb. *yōŋōq*, kkalp. *yaŋyaq* on rencontre très tôt exclusi-

< *Generuch*; *besenyő* «pétchénegue» < \**bācānāg* (op. cit. 134). Le traitement parallèle dans le turc et dans le hongrois est parfait. Oui, mais ces mêmes finales proto-turques peuvent, dans une partie des langues turques, et précisément dans les langues kiptchaks, avoir comme correspondances *-su*, *-šü*, voire même *-sv*, *-šv*. Or cela signifie que par ex. l'antécédent du hongr. *betű* «lettre, caractère» pouvait être non seulement *bitig* > \**bitiy*, mais encore *bitiv* et, effectivement, dans le deuxième dialecte du *Cod. Cum.* on trouve *bitiv*, *bitüv* «Schrift». Si cette correspondance est inconnue dans les mots hongrois d'origine finno-ougrienne, elle est, en revanche, attestée dans les autres emprunts: *cső* «tuyau» < sl. *čěvb*; *bürü* «passerelle» < sl. du sud *brivb*, *patkó* «fer à cheval» < sl. *podъkovb* (Kniezsa, *SzlJsz.* I, 114, 143, 404).

**323.** Dans toutes les positions phonétiques, *č* > *š*: *sátor* «tente» < *čatır*, *borsó* «petit pois» < *burçaq*, *kos* «bélier» < *quč*; en face de ceux-ci, les mots *csat* «boucle» < *čati*, *ocsu* «petit blé, grenaille» < *učuq* sont considérés par Gombocz comme des emprunts du turc commun («peut-être khazar»), parfois comme des étymologies erronées (*BTLw.* 180—183). Le *č* du turc commun a comme correspondant dans le tchouv. *š*, et non *š*, comme on pourrait l'attendre en partant des correspondances *sárkány* «dragon» < *šaragan* (turc commun *sazayan*) et *sár* «boue» < *šār* (tchouv. *šyr*, turc comm. *sāz*), où le hongr. *š* répond exactement au tchouv. *š*. Compte tenu des cas depuis longtemps connus, tels que *csillog* ~ *sajog*, ainsi que la correspondance *vásár* < moy. iranien or. *vāčār* (du reste on sait depuis que le mot est attesté dans le turc sous la forme de *učar*, *očar*, et, en tant qu'emprunt turc, aussi dans le mongol du XIV<sup>e</sup> siècle), j'ai classé cette correspondance également parmi les critères d'archaïsme du hongrois. Il n'y a pas longtemps M. Bárcezi a repris la question des correspondances du *š* et du *č* dans les éléments ancien turc du lexique hongrois (*BOH XVII*, 1971, 39—46), et a démontré de façon convaincante que, cette fois encore, il s'agit d'un phénomène phonétique hongrois.

**324.** *-i*, *-i*, *-u*, *-ü* >  $\emptyset$  en position finale. Le phénomène est bien connu dans les mots d'origine finno-ougrienne du hongrois; cf. Bárcezi, *Htört.*<sup>2</sup> 18—24. Il est en outre attesté dans les mots d'emprunt du hongrois: *olasz* «italien» < sl. sud-ouest *vlasi*, *tök* «courge» *tyky*; Kniezsa, *SzlJsz.* I, 360, 530. Les mêmes voyelles finales disparaissent dans les mots hongrois provenant de l'ancien turc: *gyöngy* «perle» < *jinjü*, *ács* «charpentier» < *ayači* ou *ayačči*, Gombocz, *BTLw.* 160—163. Le phénomène en question est inconnu au turc.

**325.** En position intermédiaire et finale *lt* > *χt* > *jt*. C'est encore un traitement phonétique qui n'est connu que dans le hongrois. En ce qui concerne l'interprétation des deux derniers membres de la série (*-χt*, *-jt*), les spécialistes étaient, dès le début, parfaitement d'accord; cf. Bárcezi, *Htört.*<sup>2</sup> 110—111, 119. Ils n'est pas douteux que dans le vieux hongrois, *-lt* primitif a donné *χt* (> *jt*). Voici rapidement quelques exemples: *bojtorján* «bardane» < *buhturuyan* < *baltüryan*; *Ajtony* «nom d'homme» < *Ochtum* < *Altin*. Sont particu-

vement des formes en  $-\gamma$  : vieux turc, ouïg. *yayaq*, Kāšy. *yayāq*. Compte tenu de ces dernières formes, Clauson (*Etym. Dict.* 900) explique toutes les autres variantes à partir d'un *yayāq*. J'ai rappelé jadis que le mot turc est entré dans le mongol ancien sous la forme de *ja'aq*, *ji'aq* (< *ɟayaq*, \**ɟiyaq*) (*NyK.* XLVIII, 242). L'hypothèse de Clauson n'est nullement impossible, toutefois le traitement  $\gamma > \eta$  est très rare et périphérique (Räsänen, *Lautgeschichte* 154). Quoi qu'il en soit, le hongr. *dió* (< \**d'ivō*) «noix» remonte à un vieuz tchouv. < *ɟiyaq*.

44. Le hongrois a un emprunt turc dans lequel le  $\eta$  prototurc est rendu par *n*, à savoir le mot *szúnyog* «moustique». Gombocz (*BTLw.* 126) affirme que le mot remonte à l'ancien tchouv. *sīnīq*. J'ai indiqué autrefois (*Pais Emlék.* 338) que *szúnyog* n'est pas d'origine vieux tchouv. puisqu' à l'initiale il n'offre pas un *ɟ*, comme on s'y attendrait d'après tchouv. *šēna*, mong. *šimayul*, *šimayul*. Son vocalisme postérieur (appuyé d'ailleurs par le recouplement mongol) est isolé même à l'intérieur des langues du turc commun; à côté de *siṅāk* et *sāk*, il n'y a que dans l'azéri et dans l'osmanli qu'on a *n* à la place de  $\eta$ , mais aucune de ces formes ne peut être à l'origine de notre mot. Néanmoins, Gombocz a eu raison d'admettre comme antécédant de mot hongrois une forme ayant *n* et non une forme ayant  $\eta$ . Sans pouvoir à l'heure actuelle indiquer avec certitude la source exacte du mot en question, nous pouvons pourtant renvoyer à un cas parallèle. Selon le chroniqueur hongrois Anonyme, un des chefs des Péchéhènes venus s'établir en Hongrie au X<sup>e</sup> siècle, s'appelait *Tonuzoba*; Gombocz a interprété ce nom (*MNyTK.* 16 : 18) comme *Tonuz-Aba*, en rattachant le premier terme au turc *tonuz* «porc». Malheureusement nous savons trop peu de la langue péchéhène pour affirmer avec certitude que le mot *szúnyog* soit à son tour d'origine péchéhène, tout comme la forme *Tonuz* dans le nom *Tonuz-oba*.

51. Des problèmes étymologiques se présentent généralement lorsque nous sommes en présence d'une équivalence sémantique insuffisante entre les mots hongrois et les mots turcs qui par ailleurs correspondent parfaitement sur le plan phonétique. Ce qui complique les choses, c'est que très souvent l'emploi du mot se limite à une aire linguistique peu étendue. Cette circonstance en apparence secondaire est d'ailleurs la véritable source de la difficulté due au fait que les particularités du lexique des anciens idomes turcs occidentaux de cette époque nous échappent aujourd'hui presque entièrement.

Un exemple concluant en est fourni par le mot *gyopár* «gnaphale» (< \**ɟīpar*). L'interprétation même du terme hongrois ne fut pas sans soulever des problèmes, puisque, actuellement sur la base de *havasi gyopár* «edelweiss», la signification de «fleur sans parfum» devint prédominante. Or ce sens du mot semblait difficile à concilier avec le mot turc *yīpar* «parfum». (*TESz.* I, 1132). J'ai démontré ailleurs que le hongr. *gyopár* (*fekete gyopár* «gnaphale noir», *sárga gyopár* «gnaphale jaune», etc.) signifiait à l'origine «fleur parfume

mée», et que le mot turc a le même sens non seulement dans l'osmanli, mais encore dans un groupe relativement peu nombreux des langues turques. Son sens primitif, par contre, est offert par une large gamme de langues turques, où il signifie: «bonne odeur, parfum; odorant; produit d'animal parfumé» (*MNy.* LXV, 136—144). Le turc *yîpar* est un dérivé, et quoique le morphème composé (-*par*) soit fossilisé, son radical n'est pas isolé; il a donné, entre autres, *yî-d* «parfum».

Le terme turc *uĉuq* (coman *uĉuy*), source du hongr. *ocsú* (o: *oĉû*) «petit blé; déchets de tarare» En effet, nous avons affaire là à un dérivé du verbe *uĉ-* «voler, s'envoler», verbe généralement connu dans les langues turques, formé avec le suffixe -*q* (-*k*). Le sens primitif du dérivé est «volant» qui est attesté dans toutes les langues turques. Le mot turc a cependant secondairement le sens «déchet, graines vides après le criblage, le vannage; résidu de blé, blé mélé de déchet, petit blé» (*MNy.* LV, 456—457). Ce dernier sens n'est connu que par un petit groupe de langues turques.

52. Parmi les emprunts au turc ancien il y en a plus d'un qui par suite d'un amenuisement sémantique spécial s'approchent d'un certain groupe de langues turques. Rappelons ici en premier lieu ceux qui par leurs particularités sémantiques se rattachent au tchouvache, plus exactement le vieux tchouvache.

Tel est par exemple hongr. *eke* «charrue» qui tout en étant un dérivé du verbe turc *äk-* «semer, labourer la terre» généralement connu dans les langues turques, n'est attesté sous la forme *\*äkäg*, à la rigueur son correspondant *aca* que dans le tchouvache. Et ce n'est pas tout: le sens de «charrue» est également une particularité tchouvache; le sens du dérivé *\*äkäg* serait dans les autres langues turques «(instrument) agricole» et non spécialement «(instrument) de labourage» > «charrue». (En turc, le verbe *äk-*, contrairement à *TESz.* I, 733, n'a pas le sens de «labourer».) Cette acception large de la fonction de la charrue devait être propre à l'agriculture turco-bulgare ou khazare. La terminologie du labourage et de la charrue dans l'ancien turc nous offre des renseignements concrets intéressants. Le turc *amaĉ* «charrue» est un ancien emprunt iranien (Clouston, *Etym. Dict.*, 56), *boqursî* «charrue en bois» (*op. cit.* 319), *saban* «id.» (*op. cit.*, 790). Notons en passant que le verbe turc *sür-* «labourer» signifiait à l'origine «mener, toucher (un boeuf)»; cf. Radl., *Wb.* IV, 808—811, Clouston, *op. cit.*, 844; on retrouve la même signification dans le verbe mogol «labourer» emprunté au persan (cf. *AOH.* XXVII, 302).

C'est dans ce même groupe que rentre — pour deux raisons — le hongr. *süllö* (o: *šüllö*) qui signifie littéralement «(poisson) qui a des dents». Premièrement ce n'est que dans le tchouv. que le *tüş* «dent» du turc commun a pour correspondant la forme *šäl*, deuxièmement il n'y a que le tchouv. qui connaisse cette signification de «poisson» du mot *šäla* (< *\*šil-lîy*), alors qu'il n'existe pas une seule langue du turc commun dans laquelle *tüşlîy* «à dent, denté» signifierait «sandre» ou quelqu'autre poisson du même genre.

53. Il semble qu'il faille compter aussi avec des cas où l'amenuisement sémantique nous oriente dans une autre direction que le vieux tchouvache. Il est notoire que les membres de la famille de mot *bocsát* «congédier; pardonner», *bocsánik* «être pardonné», *búcsú* «congé; fête patronale» ne sont généralement pas considérés comme les résultats d'une formation intérieure du hongrois, mais comme des emprunts séparés. Bien entendu, les emprunts de ce genre supposent un certain degré de symbiose linguistique. Les problèmes que soulèvent les membres nominaux de cette famille de mots sont précisément du point de vue sémantique, fort compliqués par eux-mêmes. Je ne reprendrai ici qu'un de ces termes, notamment celui de *búcsú* «rémission des péchés, indulgence» (TESz. I., 376).

Il est en effet possible que hongr. *búcsú*, en tant que mot de la terminologie ecclésiastique se soit développé dans le hongrois à partir de la signification «congé, permission de partir» du hongr. *búcsú*, emprunté au turc \**bošay* ou \**bošov*. Il est non moins possible que la correspondance sémantique entre le coman *bošat-* «pardonner (un péché)» (dans *yazuqlarımızni bizgä bošatqıl* «pardonne-nous nos péchés) et le hongrois *bocsát* «pardonner (un péché)» soit un pur effet du hasard. Cependant on lit non sans quelque surprise dans les textes religieux du *Cod. Cum.* (121; éd. Kuun 157—158) que certaines actions pieuses valent au croyant *altıgil bozak: altı yıl bošaq* «6 années d'indulgence», ailleurs *altmiz kun bozak: altmıš kün bošaq* «60 jours d'indulgence», encore ailleurs *ıwz kwn bozac: yüz kün bošaq* «100 jours d'indulgence». Il est à noter que ce texte coman se trouve dans la seconde partie du *Codex* mais, en tant que texte tout fait emprunté ailleurs, il reflète le 1<sup>er</sup> dialecte; dans le 2<sup>e</sup> dialecte le *Cod. Cum.* a en effet *bošov* au lieu de *bošaq* (Grönbech 66). Une correspondance phonétique et sémantique aussi poussée représente une coïncidence telle qu'on ne saurait la passer sous silence.

61. Les problèmes étymologiques d'ordre lexical s'expliquent souvent par l'imperfection de la tradition du lexique de l'ancien turc. Il arrive que tout nous autorise à admettre pour le mot hongrois une origine turque, cependant le mot visé ne peut être démontré dans aucune langue turque. Etant donné que les textes et vocabulaires de l'ancien turc ne cessent de s'enrichir par de nouvelles bonnes trouvailles, une partie de ces difficultés se résoudra d'elle-même.

Voici encore un exemple. Dans le *BTLw.*, Gombocz ne fait pas encore état du mot *bársony* «velours»; plus tard il le considérera comme remontant à une forme \**barčın* du vieux tchouvache, forme à cette époque hypothétique, admise à la base du tchouv. *pyrčän* (> voty., tchér.). Ce qui a considérablement gêné les spécialistes de voir clair à propos de ce mot c'est qu'il existe un terme semblable dans le slave (*bračina, bračinz, bračena*), et qu'en fin de compte, ces recouvrements étaient visiblement inséparables des formes iraniennes du même sens (pers. *abrēšum, barēšam*, dial. du Pam. *waršüm* «soie», etc.) Tout problème

a disparu dès que le mot turc apparut chez Kāšyarī sous la forme de *barčīn* «brocart de soie» (*MNy.* XXIV, 344). Ce premier recouplement turc fut suivi bientôt par d'autres (*MNy.* XXXI, 284—885); cf. *TESz.* I, 254—5; Clauson, *Etym. Dict.*, 357—358), l'origine tokhare proposée pour le mot turc est peu vraisemblable).

62. On a bon nombre d'emprunts anciens turcs en hongrois qui sont pauvrement attestés dans les langues turques, et il est fort curieux de voir que les quelques recouplements turcs aujourd'hui connus se rapportent à un territoire géographique exigü, nettement délimité.

Tel est hongr. *tok* «esturgeon» qui n'est attesté à l'heure actuelle que dans le tatar de Tobol (*tuyu*; il signifie en tout cas «esturgeon» et non «huso») et dans un dialecte turkmène (*duqū*) (*MNy.* XXXIII, 303—304). Le mot *som* (o: *šom*) «cornouille» n'est connu que dans le koumyk et le karatchaï (dans les deux dialectes on a *čum*); l'interprétation phonétique du trkm. *čüm* «cornouille» et du kalm. *tsöm* (ce dernier est naturellement un emprunt au turc) n'est pas sans poser certains problèmes (cf. Räsänen, *Etym. Wb.* 120). Le hongr. *kōris* o: *kōriš* «frère» n'est connu, en dehors du tchouvache (*kavārās*) que dans le nogaï (*kūirüš*), le karatchaï (*kürüč*) et dans le koumyk (*guiruč*) (*TESz.* II, 618); le kalm. *kūrūs* < \**kūirüč* est également un emprunt au turc.

Il s'ensuit de ce qui précède qu'il reste encore bon nombre de problèmes étymologiques à résoudre pour serrer de plus près l'histoire des anciens éléments turcs de la langue hongroise. Je suis convaincu qu'au prix d'efforts communs on aboutira à de nouveaux résultats remarquables.